

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 3 (1899)

Artikel: La Fée de Cleibe
Autor: Correvon, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-109830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Fée de Cleibe

Légende publiée par M. Correvon (Genève)

Sur la pente déboisée et rapide qui, des bords sableux du Rhône, grimpe à l'Alpe de Thion, à quelques kilomètres de la capitale du Valais et non loin des poétiques Mayens de Sion, on voit parfois se dessiner la pittoresque silhouette du hameau de Cleibe ou Clebe. C'est un coin paisible et heureux ; le pâtre, l'hiver, autour du feu, y conte à ses enfants de gracieuses légendes des temps passés, dont l'une, recueillie sur place, m'a paru digne d'être répétée. Des récits semblables m'ont été racontés dans plusieurs villages du Bas Valais, et notamment à Liddes, autrefois, par un habitant du hameau de Comeire, dans la Vallée du Saint-Bernard.

Dans le vieux temps, il y avait à Cleibe de nombreuses fées, toutes bienfaitantes et douces, toutes portées de bonne volonté envers le pauvre genre humain. L'une d'elles, particulièrement familière, excita à tel point l'admiration d'un des jeunes gens du village qu'il finit par en devenir passionnément amoureux. Au printemps, montant à l'alpage, il la rencontra seule, lui fit sa déclaration et lui proposa le mariage. La bonne fée, qui n'éprouvait aucun sentiment semblable envers le jeune gars, commença par l'éconduire, objectant la défense qui était faite aux fées de s'allier aux humains. Le paysan était cependant si sincère, et son amour paraissait si profond que la fée finit par accepter. Posant doucement sa main sur l'épaule du garçon ébloui, elle lui promit de devenir sa femme s'il consentait à lui jurer que, quoiqu'il pût arriver après le mariage, il n'élèverait jamais la voix contre elle et que, quoiqu'elle pût faire, il ne prononcerait jamais cette phrase : « Tu es une mauvaise fée. » Il le jura.

Le mariage eut lieu à l'église ; les violons jouèrent pour la danse ; on tua la vache traditionnelle pour le festin, et leur vie matrimoniale commença, comme toujours, par la lune de miel.

Le bonheur régna longtemps au foyer ; six années se passèrent sans le moindre orage ; de jolis enfants égayaient la maison sans y jeter aucun cri discordant. Quand l'époux rentrait, le soir, du travail des champs, il se réjouissait à la vue de ses enfants bien élevés et bien soignés, de la boissellerie très blanche, des *émines* ¹⁾ regorgeantes de lait, du souper appétissant, servi près de lâtre toujours gai.

Un jour, le père dut monter à l'alpe de la Maina à cause d'une vache qui donnait trop de lait et en perdait entre les traites. L'air était lourd, le ciel sombre. On pressentait l'orage, et lui, inquiet, ne s'arrêta pas longtemps parmi les pâtres.

Mais les fées prévoient l'avenir et connaissent le secret de détourner les malheurs. C'est pourquoi la mère de famille, ce jour-là, prévoyant une grêle terrible, moissonna son blé encore vert et, à peine dépouillé de sa fleur, le rentra dans le *rancard*. Aidée de toutes les fées de la montagne elle déposa entre chaque gerbe un paquet de branches d'aulne vert.

Le travail était à peine terminé qu'une grêle épaisse ravagea la campagne, hâchant tout sur son passage. Les paysans terrifiés pleuraient dans leurs sombres demeures ; car ils restaient sans ressources au bord d'une forêt peuplée d'ours, de loups et d'autres animaux sauvages.

Notre homme était arrivé chez lui juste à temps pour éviter le gros de l'orage. Il avait rentré sa vache et séché ses vêtements, quand il apprit ce qu'avait fait sa prévoyante épouse. Mais quelle ne fut pas la déception de celle-ci, lorsque, au lieu de remerciements qu'elle s'attendait à recevoir, elle se vit accablée de reproches et même d'injures. « Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-il, d'épouser une *mauvaise fée*. » Il n'avait pas fini de prononcer ces mots qu'il vit sa femme disparaître, s'évanouissant comme une fumée. Les enfants se mirent à geindre et à pleurer, et un bruit sinistre, comme celui que produit un reptile qui glisse entre les pierres, frappa les oreilles du père.

Pour donner le change aux sentiments qui commençaient à l'accabler, notre homme s'en fut à sa grange. Et qu'y voit-il ? Son blé, ce blé qu'il croyait perdu et en train de pourrir, était en parfait état et gonflait ses épis sous l'influence de la chaleur

¹⁾ On appelle *émine*, en Valais, le grand baquet dans lequel on fait reposer le lait, avant de l'écumer.

suffocante produite par la fermentation des branches d'aulne. En examinant de près les épis, il les vit gros et déjà jaunissants. Il comprit alors combien il avait été injuste envers la prévoyante fée; mais son orgueil l'empêchait de se rétracter.

Rentrant penaud dans la maison, il y trouva le souper servi comme à l'ordinaire, les enfants attablés et mangeant seuls la soupe copieusement servie.

«Qui donc vous a servi le souper, demanda-t-il ?

— C'est la mère

— Où s'en est-elle allée ?

— Elle est sortie, sans dire où.

— Elle ne vous a rien dit pour moi ?

— Oui; elle désire que tu rétractes tes paroles.

— Ça, jamais !»

Il entendit alors dans le lointain un tapage infernal. Les fées réunies faisaient fête à la mère et la sollicitaient de rentrer au milieu d'elles.

Inquiet, il soupa seul et dormit peu, en songeant aux avantages qu'il avait perdus. Quand il se leva le lendemain, très tard, il trouva les enfants habillés, lavés, peignés, et leur déjeuner servi sur la table. Sa femme l'avait, encore une fois, prévenu.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans qu'il lui vînt à l'idée qu'il eût à présenter des excuses à celle qu'il avait offensée. Quand il descendit au moulin de Beuzon pour y faire moudre le blé qu'il devait à la prévoyance de sa bonne femme, le meunier demeura stupéfait de la beauté des grains. Il ne comprenait pas comment, dans un pays tout ravagé, notre homme seul avait à faire moudre du blé. Celui-ci conta son histoire et s'entendit vertement tancer par le meunier, qui lui conseilla de faire toutes les concessions possibles afin de ramener sa femme au logis.

Son parti fut vite pris; dès le lendemain il se rétracterait. Tout joyeux de cette détermination, il chargea son sac de farine sur ses robustes épaules et remonta le sentier de Cleibe. A son retour, il constata chez lui le plus grand désordre. Tout avait mauvais air, tout, sauf les enfants qui, toujours soignés par leur mère, prospéraient et jouissaient de la vie. Il leur dit son désir de revoir sa femme et les chargea de lui demander de revenir au logis.

Le lendemain matin, l'aînée des fillettes le réveilla, en lui disant que sa mère reviendrait à la condition qu'il embrassât ce

qui se présenterait à ses yeux derrière la porte de la cuisine ; car elle ne croyait plus à des promesses qu'il ne savait pas tenir. De joie, il sauta hors de son lit, s'habilla à peine et courut à la cuisine, où d'abord il ne vit rien. Il croyait déjà à une mystification, quand il entendit sortir des dalles le même bruissement de reptile qu'il avait ouï lors de la disparition de la fée. Il vit bientôt, derrière la porte, apparaître la tête hideuse d'un serpent, qui s'enroula autour de son corps jusqu'à ce que la tête fût à la hauteur de celle du pauvre homme ahuri. Celui-ci, ne pouvant vaincre sa répulsion, saisit vigoureusement la bête et la rejeta violemment sur le sol, où il vit apparaître, soudain, la figure de sa bonne femme, qui lui reprocha sa faiblesse en ces termes : « Puisque tu n'a pas su vaincre, pour obtenir ton pardon, le dégoût que je t'ai inspiré en prenant la forme d'un serpent, tu ne me verras plus. J'abandonne mes enfants et ta fortune et vais rentrer dans l'incomparable empire de mes compagnes. »

Elle disparut, et, depuis lors, le pauvre hère traîna une existence malheureuse. Ses enfants fondèrent une race de bandits, ses filles tombèrent dans la catégorie des mauvaises femmes, et lui-même mourut de chagrin et de remords à la fleur de l'âge.